

Il était une ville

de Thomas B. Reverdy,
Flammarion, 270 p., 19 €.

Envoyé en mission à Detroit pour encadrer un projet automobile en pleine crise financière, un jeune ingénieur français découvre une ville au bord du chaos, livrée aux chiens de défense errants et aux squatteurs. Dans le même temps, des adolescents disparaissent mystérieusement. Un vieux lieutenant de police mène l'enquête avec les moyens (limités) du bord. La désolation est racontée avec délicatesse et sans esbroufe dans ce huitième roman de Thomas B. Reverdy.

Fordetroit

d'Alexandre Friederich,
Allia, 128 p., 6,50 €.

Partant du principe que la fin du monde vient d'avoir lieu, et que Detroit en est l'épicentre, Alexandre Friederich décide de s'installer sur place. A la manière d'un entomologiste se déplaçant en vélo, il observe les (sur) vivants. Ceux-ci se débrouillent comme ils peuvent tout en refusant obstinément de regarder la réalité en face. Les rencontres improbables et les descriptions d'un monde évanescant donnent du relief au deuxième ouvrage de l'auteur d'*easyJet* (Allia).



De si parfaites épouses

(Until She Comes Home),

de Lori Roy,
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Valérie Bourgeois, Le Masque, 350 p., 20 €.

Le quartier blanc et ouvrier d'Alder Avenue est en émoi depuis la disparition d'une jeune handicapée vivant chez son père. Les hommes partent à sa recherche en sortant de l'usine alors que les femmes affectent un entre-soi harmonieux qui ne saurait dissimuler les tensions et les drames intimes. Les usines commencent à fermer en cette année 1958. L'aggravation du racisme préfigure les émeutes qui embraseront la ville dix ans plus tard. La dégringolade est inéluctable, nous dit Lori Roy dans son deuxième polar traduit en français.

La désindustrialisation, la crise financière et la faillite ont fait de la capitale mondiale de l'automobile la première métropole fantôme. Et une puissante source d'inspiration littéraire : trois livres en témoignent

Detroit, une ville disparaît

FRÉDÉRIC POTET

Difficile de trouver meilleur décor pour raconter la fin d'un monde ou l'agonie d'une civilisation, en l'occurrence celle du capitalisme et de l'industrialisation à la mode américaine. Ex-capitale mondiale de l'automobile et fief du taylorisme, Detroit (Michigan) a été en 2013 la première grande ville des Etats-Unis à demander à être mise en faillite en raison d'une dette de 18,5 milliards de dollars.

La crise bancaire et financière commencée cinq ans plus tôt avait porté un coup d'une rare violence à sa population, déjà durement touchée par les différentes vagues de délocalisation des usines qui se sont succédé depuis les années 1950. Dans l'incapacité de rembourser leurs prêts, de nombreux habitants ont alors préféré abandonner leurs maisons devenues sans valeur, ou les incendier pour toucher l'assurance, plutôt que de rester dans des quartiers promis au délabrement et au chiendent.

Le déclin de Detroit préfigure-t-il celui d'un monde ayant oublié de fixer ses propres règles et ses limites ? La question traverse trois ouvrages de cette rentrée littéraire. Si aucun n'y apporte de réponse, tous font le constat d'un échec sans égal, d'une tragédie sans retour que le roman de Thomas B. Reverdy, le premier, résume parfaitement avec son usage de l'imparfait dans le titre : *Il était une ville*.

Il s'ouvre en septembre 2008, au lendemain de la crise des subprimes – la « *Catastrophe* », comme vont bientôt la nommer les habitants. Eugène, un Français d'une trentaine d'années, est un « *13C* » : un « *Jeune Cadre à Carrière Courte* », dans le jargon de l'« *Entreprise* », la société qui vient de l'envoyer à Detroit dans le but de rouvrir une usine désaffectée où sera construit un nouveau modèle automobile appelé l'« *Intégral* ». Cette abondance de majuscules dans les noms est



Detroit, 2008.
ALEC SOTH/MAGNUM
PHOTOS

ce qui reste de majesté d'une ville désormais au bord du gouffre, abandonnée en chemin par l'effondrement des banques et la « titrisation » des dettes.

Thomas B. Reverdy a composé une sorte de thriller mélancolique auquel il est difficile de rester insensible. Alors qu'Eugène se fait peu à peu lâcher par sa boîte, elle-même touchée de plein fouet par la crise, une affaire de disparition d'adolescents a été confiée à un lieutenant de police en fin de carrière, éveillant la pitié – obligé, comme tous les flics de la ville, d'acheter lui-même son équipement.

C'est que tout part à vau-l'eau à Detroit. Le maire a été contraint de démissionner

devant l'accumulation des affaires de corruption. La fuite des habitants a des allures de débâcle. La municipalité envisage d'hypothéquer les Caravage et les Matisse de son grand musée pour renflouer ses comptes. L'eau a été coupée dans certaines parties de la ville, rendues à l'état de friches. D'autres sont le royaume des pilliers de métaux et des cambrioleurs, alors qu'un gang au fonctionnement de secte a fait main basse sur un hangar situé non loin de là où l'Intégral ne verra évidemment jamais le jour.

Implacable et désabusée, la description de cette « *apocalypse lente* » est contrebalancée par l'empathie dont Reverdy témoigne à l'égard de ses personnages

secondaires : un adolescent fugueur, sa grand-mère partie à sa recherche, une serveuse de bar à l'optimisme intact... L'espoir est moribond mais n'a pas rendu l'âme. « *On a l'impression par ici que ce qui se passe est une vision dérangeante, une des images de l'avenir. Et cependant, la vie continue* », écrit Eugène dans son dernier rapport à la hiérarchie.

Elle continue oui, mais sous quelle forme ? Dans son récit, *Fordetroit*, le Suisse Alexandre Friederich s'intéresse à ce qui arrive « *après la faillite* », au sort des écopés de l'hôpital Henry-Ford, aux SDF de Downtown pour qui un « *man-teau-sac de couchage* » a été spécialement conçu et breveté, aux jardiniers en herbe des potagers créés au milieu des ruines, aux témoins anonymes du désastre qui regardent effarés la fin en direct de leur cité... « *La population de Detroit vit sans miroir*, écrit-il. *Ici nul ne comprend qu'un miroir sert à se regarder, ou plutôt s'envisager. On dirait des individus vampirisés, incapables de se reconnaître.* »

L'auteur rêvait d'écrire un traité sur la thématique de la « *disparition* » ; il a trouvé dans cette cité fantôme le lieu idéal pour stimuler l'inspiration. Il s'est acheté un *roadster*, un vélo de ville, afin de se rendre d'un quartier à l'autre. Son court récit (120 petites pages) est un mélange de road-trip, d'essai et de reportage. Rien n'échappe à son acuité : ni les rails de l'ancien tramway qui refont surface faute d'entretien de la voie publique, ni les pissenlits et la bourrache qui viennent casser le béton chaque jour plus friable, ni les magasins introuvables cachés derrière des murs...

Mais Friederich revient aussi sur les racines du mal. On pouvait pressentir la

décadence, écrit-il, dès la veille de la seconde guerre mondiale, quand la ville comptait 1,5 million d'habitants (700 000 aujourd'hui) et qu'Henry Ford était vu comme un « *prophète* » : « *L'ouvrier à la chaîne avait un salaire enviable, un habitat sain, une éducation et une automobile. Mais à l'insu de tous, le rêve était sous contrôle, entre les mains des faiseurs, ces hommes de poigne, plus tard hommes d'affaires, génies au talent robotique qui parlent peu et décident bien. La grande purge était lancée, le déclin guettait.* »

Quand les choses ont-elles vraiment commencé à basculer ? Dans les années 1950 sans doute, comme le démontre la romancière américaine Lori Roy dans *De si parfaites épouses*. Ce polar, faisant inmanquablement penser à la série télé « *Desperate Housewives* », se déroule

« On a l'impression par ici que ce qui se passe est une des images de l'avenir. Et cependant, la vie continue »

dans un quartier ouvrier blanc de la ville, Adler Avenue. Les parfums de pelouse fraîchement tondeuse et de béton lavé au jet rivalisent avec les odeurs des plats que les femmes au foyer cuisinent à leurs hommes en attendant leur retour des usines voisines.

La disparition d'une jeune atterrée mentale va bousculer l'ordre fausement paisible d'un quartier où la prostitution va bon train à la sortie des ateliers – une prostituée a d'ailleurs été assassinée à coups de marteau, sans que cela émeuve beaucoup la police locale. Si plusieurs entreprises automobiles ont fermé – Murray, Packard, Studebaker –, tout l'art de Lori Roy est de suggérer l'imminence du désastre, et seulement de la suggérer.

L'auteure reste concentrée sur ses personnages féminins qui, sous « *leurs foulards en tissu transparent drapés sur leur tête et noués sous le menton* », cachent toutes des histoires conjugales douloureuses : Malina soupçonne son mari de la tromper, Julia se demande si son époux n'est pas à l'origine de la mort de leur enfant, Grace omet de dire au père de son futur bébé qu'elle a été violée, par peur de perturber l'harmonie de son foyer...

La petite communauté d'Alder Avenue n'est pas loin de voler en éclats en cette année 1958, alors qu'un quartier voisin voit arriver une population noire, pour elle synonyme de désordre. Les habitants disent craindre pour leur sécurité et pensent même à partir. Les germes des émeutes raciales de 1967 – qui durent cinq jours et feront 43 morts – apparaissent déjà. Les crises pétrolières de 1973 et 1979 précipiteront bientôt la chute de celle qu'on appelait autrefois « *Motor City* » et qui rayonnait sur l'Amérique industrielle. ■

Signalons la parution en poche des *Evaporés*, de Thomas B. Reverdy, *J'ai lu*, 316 p., 7,20 €.

Extraits

« C'est à partir de ce moment aussi que les autres locaux commerciaux de la tour commencèrent à se vider. La compagnie d'assurances installée en face déménagea, ainsi que certains cabinets d'avocats, des cabinets d'expertise en tous genres (...). Les services se contentèrent de péricliter devant l'assèchement de la clientèle, les opticiens, les coiffeurs, la salle de sport du premier étage. Ils licencieraient du personnel, diminuaient leurs horaires, cherchaient à revendre leur bail. Puis ce fut le tour des fast-foods et des magasins qui avaient entamé leur déclin depuis l'été. »

IL ÉTAIT UNE VILLE, PAGE 96

« Sur la passerelle qui enjambe Edsel Ford Freeway, des nécessaires bradent des objets personnels. L'un des marchands vend des chaussettes, un réveil, deux shampoings d'hôtel et un T-shirt. Je fais déplier le T-shirt. Élimé, informe, il a dix ans d'âge, mais le vendeur s'est donné de la peine : il a gratté le motif et peint en noir "Detroit". (...) »

– Je prends !
Le gars hésite.
– Huit dollars.
Le pauvre. Huit dollars. N'a-t-il pas honte ? Il a honte. Il se mord les lèvres et minaude. Il finit par perdre toute contenance, reprend le T-shirt et le remet en place. »

FORDETROIT, PAGE 61

« Trois familles [noires] ont emménagé dans la résidence Filmore, à l'extrémité ouest de la rue – n'est-ce pas une preuve suffisante que les problèmes ne sont pas loin ? Pas plus tard que la veille, le journal ne parlait que de la fermeture d'une nouvelle usine. Voilà ce qui devrait les inquiéter. Tant de bâtiments sont déjà vides, réduits à l'état de carcasses pourrissantes, entourées par des restaurants et des bars aux ouvertures condamnées. La lueur verte si semblable à un brouillard qui s'accrochait autrefois aux toits de la ville a commencé à se dissiper. »

DE SI PARFAITES ÉPOUSES, PAGES 21-22